

La solidarité animale empêchée

Par **Axelle Playoust-Braure**

Il n'est pas facile de s'engager dans une solidarité animale en actes, notamment lorsqu'il s'agit de s'abstenir de consommer des produits issus de l'exploitation des animaux. Nous évoluons dans un climat de *disqualification de la solidarité animale*, allant des pressions et moqueries survenant dans les milieux amical, familial et professionnel, à la répression politique du mouvement animaliste, en passant par les difficultés très prosaïques rencontrées si l'on veut simplement disposer d'un repas équilibré dans la restauration collective. Au point où l'on peut se demander quelle part de la population ressent de l'empathie à l'égard des animaux, mais continue tout de même de les manger (ou recommence à les manger) à cause de la pression sociale, ou d'autres obstacles structurels.

La végéphobie comme rappel à l'ordre

En France, le continuum de phénomènes, d'intensité et d'échelle variables, rendant difficile ou inconfortable le fait d'être animaliste, a été appelé « végéphobie » dès 2001. Davantage qu'une animosité individuelle, la végéphobie renvoie à un climat culturel. David Faucheux, dans son article « Le spécisme comme obligation sociale » (2020), explique ainsi que le spécisme, cette discrimination arbitraire que subissent les animaux, ne s'impose pas seulement à ces derniers. Il s'impose aussi aux humains :

Le spécisme s'impose aux humains. Il ne s'impose pas seulement « comme une évidence », par le biais de leur préférence naturelle pour ceux qui leur ressemblent ou pour les membres de leur groupe. Il ne s'impose pas seulement non plus

par un processus de transmission, dès l'enfance, de croyances et de valeurs. Il s'impose aussi par la répression sociale, politique et judiciaire des humains qui décident de le transgresser en paroles et en actes. Le spécisme n'est donc pas qu'une discrimination arbitraire, fondée sur l'espèce. Le spécisme est l'obligation sociale d'exercer une discrimination arbitraire, en faveur des humains. Autrement dit, c'est un impératif moral et social que de privilégier les intérêts des humains. La transgression de cet ordre implique alors des sanctions sociales ou judiciaires, qui vont de la simple moquerie à la peine privative de liberté. Entre le mépris à l'égard de la « petite dame de la protection animale » qui assume préférer les chiens aux humains et l'emprisonnement de l'activiste qui a agi contre une entreprise exploitant des animaux, il y a un tout un panel de sanctions qui visent d'une manière ou d'une autre les humains qui désobéissent au spécisme. (Faucheux 2020)

Ainsi définie comme une contrainte sociale, la végéphobie – ou disqualification de la solidarité animale – rappelle par exemple ce que subissent les femmes qui souhaitent accéder à la stérilisation comme méthode de contraception définitive. La journaliste Laurène Levy, dans son livre *Mes trompes, mon choix*, rapporte que « l'évocation de la stérilisation entraîne un déferlement de haine, de mépris et d'injonctions de la part de parfaits anonymes » (Levy 2022, p. 15). Les femmes nullipares – et qui souhaitent le rester – doivent composer avec un contexte pro-nataliste, familialiste et sexiste, qui se traduit notamment par du paternalisme médical et des injonctions à peine voilées, que l'on peut interpréter comme autant de rappels à l'ordre social.

De la même façon, la végéphobie émane d'un contexte spéciste qui nous demande de

nous conformer à cette grande communion qu'est le repas carné, un fait social qui participe, avec d'autres, de ce que Juliet Drouar appelle dans *La culture de l'inceste* le « faire société par la domination » (Brey et Drouar 2022, p. 49). La consommation routinière et ritualisée de viande serait en ce sens, aux côtés de l'inceste et de la misogynie, « un acte de domination parmi d'autres et qui s'inscrit dans le fonctionnement général d'une société basée sur le principe de domination » (p. 49). Refuser d'y prendre part, c'est rompre avec l'obligation tacite de tenir son rang, de jouer le jeu sanglant de la reproduction sociale des dominant·es et des dominé·es.

Autocensure et compromis

On entrevoit comment le régime politique spéciste, dans la façon dont il s'impose aux humains, peut empêcher les végétarien·nes de formuler des revendications ambitieuses pour la justice animale. La végéphobie peut avoir pour conséquence qu'on ne place plus les animaux au cœur de notre engagement, par fatigue et lassitude d'être à contre-courant du reste de la société, ou par peur de voir ses convictions ridiculisées. Certains animalistes transforment leur discours pour éviter les attaques. Faire de chaque repas un débat politique est épuisant ! C'est la situation dans laquelle s'est retrouvée une amie pendant plusieurs années, avant de rencontrer – enfin – d'autres antispécistes « avec qui aller au front » : « La végéphobie avait atteint son but : j'ai arrêté de parler des animaux, j'ai dépolitisé mon engagement », confie-t-elle.

Beaucoup de végés préfèrent les compromis à la justification permanente. « Chez moi je suis végane, à l'extérieur je mange des produits animaux », concèdent nombre d'entre elleux. D'autres jugent plus commode d'expliquer leur

végétarisme ou leur véganisme par des raisons personnelles, de goût ou de santé par exemple, plutôt que par solidarité politique à l'égard des animaux. « Bien sûr, on tolère le végétarisme inoffensif, celui qui prétend n'être qu'un choix personnel et invoque l'alibi d'une répugnance anodine, de la santé, de l'environnement ou d'un noble ascétisme. Mais malheur à nous si nous contestons ouvertement l'ordre barbare », lit-on dans le *Manifeste de la Veggie Pride* (Olivier 2001b). Mais à force de ne pas faire de vagues, le risque est de rentrer dans le rang et que la charge politique de nos convictions soit neutralisée. Dans tous les cas, la végéphobie retarde l'agenda politique animaliste et amoindrit les effectifs du mouvement de défense des animaux. Il y a donc, pour ce dernier, un enjeu stratégique à parler de végéphobie, à décrire précisément ses effets et à trouver des stratégies pour contrer ceux-ci.

La disqualification de l'intérêt porté aux animaux peut aussi ralentir la recherche scientifique. Je pense aux propos de Lars Chittka, spécialiste international de la cognition animale et notamment des abeilles, qui me confiait au sujet de la recherche scientifique sur la sentience des insectes : « Il y a 15 ans, personne n'aurait envisagé ce sujet ou ne l'aurait pris au sérieux. Les gens auraient facilement trouvé ça ridicule. »

Les effets se font sentir jusque dans le champ médical. La thèse de médecine de Sébastien Demange (2017) indique qu'en France, un quart des personnes végétariennes interrogées n'informent pas leur médecin de leur régime alimentaire, par crainte de recevoir des remarques malvenues ou d'être incitées, au mépris de leurs convictions, à reprendre la consommation de produits animaux. Près d'un tiers ont pensé à changer de médecin à cause de son regard sur leur végétarisme. En raison de préjugés persistants sur les alimentations végétales, divers problèmes de santé peuvent être

associés, à tort, au végétarisme ou végétalisme par les professionnel·les de santé – cela, qui n'est pas sans rappeler la grossophobie médicale, peut induire une véritable rupture de confiance dans la relation de soins. En France, pour prévenir cette rupture de confiance, l'Observatoire national des alimentations végétales (ONAV) a mis en place un annuaire de professionnel·les de santé dotés·es d'une expertise sur les alimentations végétales, une démarche similaire aux annuaires mis en place par les collectifs féministes pour recenser les gynécologues *safes*.

Les émotions de la solidarité animale

Être antispéciste, c'est faire face à des émotions intenses et contrastées, au premier rang duquel l'immense douleur qui accompagne la lucidité au sujet de l'exploitation animale de masse. La « vystopie » est un mot proposé par la psychologue Clare Mann en 2017 pour désigner ce que vivent et ressentent les végé et véganes du fait de vivre dans un monde largement indifférent au massacre des animaux. Au choc moral de la découverte de l'ampleur de ce massacre vient s'ajouter le traumatisme de constater que notre entourage, et plus largement la société, ne semble pas prendre la mesure de la tragédie morale en cours.

J'ai été bouleversée par le témoignage de Mauricio Garcia-Pereira, ancien employé d'abattoir devenu lanceur d'alerte en 2016. Mauricio s'est exprimé à plusieurs reprises, notamment dans le documentaire *Les Damnés de l'abattoir*, sur le stress post-traumatique qu'il a développé à la suite de son expérience professionnelle au contact direct de la mise à mort des animaux, en particulier l'abattage de vaches gestantes et la mort par asphyxie de leur veau. Il faut mesurer à quel point ce vécu traumatique est difficile à

partager dans un climat culturel spéciste et donc végéphobe, qui laisse peu de place et de crédit au deuil des animaux non humains et à d'autres émotions liées à la découverte de l'ampleur de leur exploitation : colère, tristesse, désespoir.

Celles et ceux qui expriment en public ces émotions courent la menace du ridicule, d'être assimilé·es à des personnes « fragiles » et trop sensibles. Accorder une importance morale aux animaux non humains est présenté comme une position absurde ou excessive, voire dangereuse. Les animalistes deviennent des ressorts comiques ou des figures repoussoirs – à l'image de certaines remarques reçues par une collègue journaliste, Hélène Gâteau, lors de la publication de son livre audacieux *Pourquoi j'ai choisi d'avoir un chien (et pas un enfant)* (2023) dans lequel elle raconte son non-désir d'enfant et la place privilégiée qu'occupe Colonel, un border terrier, dans sa vie : « *La réalité c'est qu'elle ne peut plus avoir d'enfants et qu'elle est célibataire, alors elle se console comme elle peut avec son chien. Et plutôt que de l'admettre, elle cherche à en pousser d'autres à faire les mêmes choix catastrophiques qu'elle. Le déni des femmes modernes* », lit-on sur X.

Mais être antispéciste, c'est aussi la joie militante, la fierté et le soulagement de ne pas collaborer au grand massacre. C'est faire du stigmaté de la sensiblerie une revendication, comme l'a fait David Olivier dans le texte *Bambi a froid* (2001a), réponse acerbe à l'anti-antispécisme de la Fédération anarchiste française des années 1990 : « *Oui, nous sommes ridicules, puisque nous vous faisons rire. Mais vos rires sont odieux. Ce sont les mêmes rires qui accueillent quotidiennement les "mal baisées" et les "pédales"* » (Olivier 2001a).

Les militant·es ne sont pas les plus touché·es

De façon surprenante peut-être, la situation des militant·es animalistes reflète mal l'expérience moyenne vécue de la végéphobie. Le fait d'être intégré·e dans un mouvement social permet de s'affranchir, en partie, de l'influence des rappels à l'ordre végéphobes. Fréquenter des lieux et des événements où la solidarité animale va de soi est une protection permettant de réduire l'intensité des coups portés par la disqualification extérieure. La capacité à s'identifier à un « nous », qui trouve sa cohésion dans un programme politique et des fondements éthiques communs, produit un sentiment d'appartenance valorisant et mobilisateur.

De fait, les personnes qui subissent le plus la végéphobie sont sûrement celles qu'on ne croise pas dans le mouvement. Peut-être qu'elles ne connaissent aucune personne végétarienne dans leur entourage, qu'elles mobilisent peu les arguments éthiques et politiques, qu'elles évoluent dans un milieu rural où l'élevage est une activité familiale évidente, où les discussions portent moins sur la végéphobie que sur l'« agribashing » (le terme est utilisé pour évoquer des attaques jugées injustes ou exagérées contre le secteur agricole). Il faut également reconnaître que prendre position pour les animaux et assumer cette position est d'autant moins facile quand on est isolé·e, mineur·e, en situation de handicap, dépendant·e de tuteurs, victime de violence ou encore enfermé·e en institution (prison, hôpital psychiatrique). Les enfants ayant des intuitions animalistes, en particulier, se confrontent à l'autorité parentale et au carnisme par défaut de la restauration scolaire. Peut-être même que les personnes les plus victimes de végéphobie... mangent encore de la viande, « contre leur volonté », tellement la pression sociale est grande. Un des enjeux, pour le mouvement animaliste, est de créer le contexte favorable à

ce que ces « animalistes dans l'âme » puissent le devenir également en actes.

Lutter contre la végéphobie

Les antispécistes ne sont peut-être pas les plus touché·es par la pression sociale végéphobe, mais les effets de la disqualification de la solidarité animale se font tout de même sentir dans le champ militant. C'est par exemple le cas lorsque « le reste de la gauche » ne se sent pas ou peu concerné par la lutte antispéciste, lorsqu'il rejette l'existence même du spécisme comme axe de lutte autonome et légitime.

L'antispécisme porte pourtant des revendications propres, singulières, au sujet d'une oppression spécifique – le spécisme – qui ne peut être réduite aux enjeux anticapitalistes ou écologistes. Aux antispécistes revient la tâche difficile de politiser ce qui jusque-là relevait du domaine privé, en premier lieu la consommation de produits issus de l'exploitation animale. Il ne peut donc exister que comme mouvement autonome, non subordonné, capable de faire entendre ses vues et ses analyses. Partager un projet commun – progressiste, socialiste – avec d'autres mouvements sociaux n'empêche pas l'existence de rapports de force réciproques. La nécessité, pour les antispécistes, de faire reculer le suprémacisme humain, y compris au sein des autres mouvements sociaux, provoque inévitablement des tensions.

Le parallèle avec l'autonomisation des luttes féministes par rapport à l'hégémonie de l'agenda anticapitaliste est ici très parlant. Dans « Féminisme et marxisme », Christine Delphy rappelle que dès l'apparition de la deuxième vague féministe, dans les années 60, « le marxisme est, pour les féministes, à la fois un obstacle et un outil » (2005, p. 32). Un obstacle, car pour nombre

de marxistes, l'antagonisme de sexe, quand il est admis, est soit perçu comme un phénomène naturel lié à des réalités biologiques indépassables, soit comme un effet dérivé de l'exploitation du prolétariat, qui reste l'authentique voire unique division de classe du monde social. Le sexisme n'est pas considéré comme une oppression à part entière; tout au plus est-ce une idéologie dérivée de l'oppression des ouvriers car utile au Capital, qui s'estompera d'elle-même avec la révolution prolétarienne. Dans ce cadre, le féminisme est une lutte secondaire, voire encombrante puisqu'elle est source de divisions internes aux luttes ouvrières. Le mouvement antispéciste est aujourd'hui placé, par une partie de la gauche, dans une position subordonnée similaire.

Faire fructifier la conscience politique

La végérophobie constitue un obstacle majeur à l'unité et à la coopération parmi les végétariens et véganes, les contraignant souvent à se justifier plutôt qu'à collaborer activement pour la cause animale. Il est donc essentiel de bâtir un mouvement antispéciste robuste, diversifié, favorisant une pluralité d'espaces et d'occasions pour le développement et la transmission de productions théoriques et stratégiques audacieuses. Un tel mouvement doit pouvoir générer des moments de mobilisation collective et marquer sa présence dans la sphère culturelle, par le biais de balados, de productions éditoriales, de relais médiatiques.

Combien de fois ai-je entendu des participant·es aux Estivales de la question animale, cet événement d'échanges et de réseautage francophone, souligner que l'entre-soi animaliste leur permettait de ne plus parler que de bouffe, que c'était un soulagement de ne plus avoir à se justifier, qu'on pouvait enfin parler « d'autre chose » et notamment de stratégie.

Il est impératif de multiplier ces espaces de dialogue et de socialisation qui encouragent les individus à vivre leur végétarisme sous l'angle de la mobilisation collective, qui crée ou renforce des vocations politiques, et non pas seulement comme une pratique identitaire. Ces espaces doivent servir à la solidarité, entre nous et à l'égard des animaux, à la défense de l'agenda antispéciste, à l'organisation du mouvement et à la politisation – toujours menacée – de notre cause.

Notice biographique

Axelle Playoust-Braure est journaliste scientifique spécialisée en « bien-être animal » et végétalisation de l'alimentation. Elle a co-écrit l'essai *Solidarité animale. Défaire la société spéciste*, publié en 2020 aux éditions La Découverte. Elle détient une maîtrise de sociologie avec concentration en études féministes de l'UQAM et a rédigé un mémoire, intitulé *L'élevage comme rapport d'appropriation naturalisé*, qui propose une définition sociologique de l'espèce, défend une approche matérialiste du spécisme et propose de penser en termes d'individus animalisés et humanisés plutôt que d'animaux et d'humains.

Références

- Brey, I., et Drouar, J., (2022). *La culture de l'inceste*. Paris : Éditions du Seuil.
- Delphy, C., (2005). *Féminisme et marxisme*. Dans M. Maruani, dir. *Femmes, genre et sociétés : L'état des savoirs*. Paris : La Découverte. P. 32-37.

Faucheux, D., (2020). Le spécisme comme obligation sociale. *L'Amorce*. Revue contre le spécisme [en ligne]. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : <https://lamorce.co/le-specisme-comme-obligation-sociale/#:~:text=Dans%20ce%20court%20texte%2C%20David,pas%20de%20ses%20injonctions%20morales.>

Fergé, S., et Bonnardel, Y., (2011). *La végéphobie ou le rejet du végétarisme pour les animaux et la discrimination des personnes végétariennes*. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : <https://www.respect-animal.ca/pdf/livret-vegephobie-fr.pdf>

Gâteau, H., (2023). *Pourquoi j'ai choisi d'avoir un chien (et pas un enfant)*. Paris : Albin Michel.

Olivier, D., (2001a). *Bambi a froid*. Cahiers antispécistes [En ligne]. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : <https://www.cahiers-antispecistes.org/bambi-a-froid/>

Olivier, D., (2001b). *Manifeste de la Veggie Pride*. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : <https://www.veggiepride.org/manifeste/>